

homme de bouze de vache de la tête aux pieds, à l'exception de la bouche et des yeux; ensuite on l'enferme seul dans une maison, où il tremble de peur de ce qui doit suivre, parce qu'on le lui laisse ignorer. On le tire de sa retraite, on le lave, on le barbouille de raies blanches, de sorte qu'il ressemble à un zèbre, puis on l'enferme une seconde fois.

A une certaine distance de ce kraal on rencontra un petit lac dans une ravine; l'eau en était excellente. Turrihey fut le dernier kraal que l'on vit en allant à l'ouest; c'est la résidence de Laheisey, vieillard d'une figure respectable. Mëtibi a beaucoup de considération pour lui, et l'appelle son père. Lorsqu'on lui eut dit que l'objet de la visite des missionnaires était de savoir s'il voulait que la parole de Dieu lui fût enseignée ainsi qu'à son peuple: « J'entends, répondit-il, la parole de Dieu est bonne; c'est une parole paisible; je l'aimerais beaucoup, si elle disait que les hommes ne doivent pas mourir; ou comment les vieillards pourraient rajeunir; j'ai entendu dire qu'elle défend aux gens, si on leur enlève leur bien, de poursuivre les ravisseurs. Voilà ce que je n'aime pas. Je ne suis nullement partisan des expéditions de pillage, je n'en ai jamais fait de mon gré; celles auxquelles j'ai pris part ont été entreprises sur l'invitation pressante des Matchapins. Dans la der-

nière que Mëtibi a effectuée, plusieurs de mes gens ont été tués. Je suis un homme valétudinaire, jamais je ne serai en état d'apprendre vos chants. J'aime la parole de Dieu depuis qu'elle est arrivée chez les Griquas; car dès ce moment les Corannas ont cessé de voler mon bétail, ainsi je ne puis la refuser.

Jamais on n'avait vu des hommes blancs à Torrihey; leur aspect répandait la consternation parmi les femmes et les enfans, à un tel point que les uns et les autres prenaient la fuite quand les missionnaires passaient.

Torrihey est, comme une Oasis, entourée par le désert. M. Campbell ayant gravi sur une haute montagne qui en est à peu de distance, ses yeux embrassèrent l'étendue visible de ce Sahara du midi de l'Afrique. C'était une plaine parfaitement unie, et bornée uniquement par l'horizon; des arbres étaient épars au milieu des sables. On distinguait des colonnes de fumée qui s'élevaient à des distances considérables; elles provenaient vraisemblablement d'herbes desséchées auxquelles les Boschismen avaient mis le feu; ils jouissent sans contestation de la souveraineté de cette immense solitude qui se prolonge à plus de mille milles au nord, et à près de cinq cents milles à l'ouest. Les Boschismen sauvages qui l'habitent, sont obligés de creuser pour se procurer de l'eau. Ils

connaissent sept endroits où il s'en trouve un peu, et qui sont placés dans la direction du sud-ouest en allant vers le pays des Namaaquas. Ces puits creusés par les Boschismen sont distingués chacun par un nom particulier. Le sixième est éloigné de cinq journées de marche du dernier, et de celui-ci au pays des Namaaquas on compte deux jours de marche. Les bœufs et les chiens qui appartiennent aux voyageurs ont souvent péri dans la traversée du désert. En conséquence on va droit au sud jusqu'à l'Oranje-Revier, puis l'on suit sa rive droite vers l'ouest, jusqu'à ce que l'on arrive dans le pays des grands Namaaquas. On ne voit dans le désert aucun terrain haut; on y aperçoit seulement des collines de sable; cependant, à l'exception des rhinocéros et des buffles, on y rencontre toute espèce de gibier. Sans doute il se forme, pendant la saison des pluies, des étangs que les animaux fréquentent, et que les Boschismen seuls connaissent; ce peuple a beaucoup de répugnance à donner des indications relatives à l'eau, dans le pays qu'il habite. Les Betjouanas disent que le Kourouhman coulait autrefois dans le désert, de même que l'Oranje-Revier, et passait vis-à-vis de Torrihey.

Tels furent les renseignemens que les habitans les plus âgés de ce kraal communiquèrent à M. Campbell; ils lui dirent de plus qu'à trois

journées à l'est du grand désert, au nord de Torrihey, on rencontre Quisé, ville des Matslarous; Moraï, capitaine de ce lieu, est frère cadet de Laheisey; elle est située dans l'ancien lit du Melopo; les habitans sont soumis à Laheisey, et de même que lui, reconnaissent Métibi pour leur supérieur. Autrefois les Matslarous faisaient partie de la nation des Moutjouroutzis; ayant désiré de s'en séparer, ils annoncèrent qu'ils allaient à la chasse des chacals; depuis ils ne sont jamais revenus. A cette époque ils n'étaient pas soumis aux ancêtres de Métibi, ni aux Matchapins; mais s'étant établis dans le pays arrosé par le Kourouhman, qui de temps immémorial avait été regardé comme appartenant au roi des Matchapins, ils lui ont fait des présens en guise de tribut. On dit que Quisé est une ville presque aussi peuplée que Litakou, quoique les habitans n'aient d'autre ressource pour l'eau que celle qu'ils tirent des trois petits étangs.

En partant de Torrihey on fit route au sud-est, on arriva le 1^{er} juillet à Tchopo, ville située sur le Nokaunan, rivière qui, de même que le Kourouhman, était alors à sec; on se procure de l'eau dans l'une et dans l'autre, en creusant des puits. Quel bienfait inappréciable pour ces pays, si l'on y introduisait l'usage de machines simples, mais puissantes pour élever l'eau; la difficulté que les

habitans éprouvent à s'en procurer, sera un obstacle très-grand pour les progrès de la population et de l'agriculture.

Les voyageurs n'ayant pu se procurer à Tchopo de l'eau pour leur bétail, se hâtèrent d'en sortir, on traversa le désert en faisant route à l'est, on traversa quelques kraals; le 5 on rentra dans Litakou.

Tous les habitans de cette ville, qui quatre mois auparavant s'étaient mis en route pour aller à la foire à Beaufort sur les confins de la colonie européenne, étaient de retour depuis peu de temps, à l'exception de trois d'entre eux, qui s'étaient noyés en traversant l'Oranje-Revier sur un radeau; on avait fait de grandes lamentations à Litakou sur leur triste sort; les hommes blancs avaient été blâmés pour les avoir engagés à faire le voyage qui devait leur procurer de la verroterie, tandis qu'ils n'avaient pas pu en trouver un seul grain. D'ailleurs tous faisaient l'éloge du roi de cette ville, c'était le titre qu'ils donnaient au landdrost de Graaf-Reynet. Il avait lui-même surveillé le marché, leur avait témoigné une bonté extrême, et ils s'en montraient reconnaissans; ils se plaignaient de quelques fermiers qui les avaient ou tournés en ridicule, ou traités rudement. Du reste le chagrin de ces Matchapins n'était pas bien grand, car le landdrost leur avait dit de venir l'instruire des mauvais procédés que l'on aurait

pour eux. Les Griques avaient également été déçus dans leur espoir, n'ayant pas trouvé à la foire les outils, les charrues, le goudron pour leurs chariots, et d'autres objets dont ils avaient besoin. Le marché n'était bien fourni qu'en habillemens. Le contre-temps que les Matchapins éprouvèrent dans cette occasion, les empêchera probablement de retourner à la foire de Beaufort.

Pendant le troisième séjour des missionnaires à Litakou, ils entendirent le cri d'alarme causé par la nouvelle que les Boschismen avaient volé du bétail. Le roi et un grand nombre d'habitans se mirent à la poursuite des larrons. Cet incident répandit une tristesse générale; après le coucher du soleil on n'entendit pas le moindre chuchotement dans toute la ville, personne ne remuait: tout était parfaitement tranquille: le chagrin des Matchapins dans ces occasions ne doit pas surprendre, le bétail leur fournissant leur principal moyen d'existence; ils ne peuvent guère compter sur le produit de leurs champs, les sécheresses fréquentes leur enlevant tout espoir de provisions de ce côté.

Les missionnaires pensaient que tuer les Boschismen que l'on rencontrait après ces vols, n'effraye pas assez ceux qui leur survivent pour les empêcher de profiter de la première occasion qui s'offre d'enlever du bétail, ces hommes comptant

la mort pour peu de chose. Saisir les coupables , les fustiger sévèrement , les tenir quelque temps en prison , puis les mettre en liberté , serait un moyen plus efficace ; ceux que l'on aurait punis de cette manière , ne seraient probablement pas tentés de voler une seconde fois. De plus , les traces du châtement rigoureux qu'ils auraient éprouvé , et qui seraient encore visibles quand ils reviendraient dans leurs kraals , pourraient détourner les autres de se livrer à des déprédations semblables. Jan Hendric , Griqua converti , avait fait avec succès l'essai de cette méthode.

Cette fois les Boschismen se voyant poursuivis par des hommes à cheval , blessèrent les bœufs , et se cachèrent dans des ruisseaux et des trous ; la crainte de leurs flèches empoisonnées , empêcha de les y chercher. Les Matchapins ramenèrent leurs bœufs. Généralement les Boschismen tuent à l'instant les bestiaux qu'ils enlèvent , alors les Matchapins qui se mettent à leur trousses s'arrêtent dès qu'ils trouvent les animaux morts , allument du feu , et profitent de cette occasion de satisfaire leur glotonnerie.

Les Matchapins ont , comme les Cafres , des faiseurs de pluie ; ils ont beaucoup de considération pour eux ; mais nul n'est prophète en son pays ; chaque nation tire le sien d'une peuplade voisine. Quand ces imposteurs , impatientement sol-

licités , de faire pleuvoir , voient que le temps s'y refuse , ils demandent quelque objet qu'il n'est pas aisé de leur fournir , par exemple un animal vivant presque impossible à prendre ; pendant que l'on s'occupe à les satisfaire , la pluie arrive naturellement , et l'on en fait honneur à leur savoir.

La préparation des enfans à la circoncision , est plus cruelle à Litakou que dans le kraal le plus voisin du désert. Ils sont soumis à de fréquentes flagellations , c'est , dit-on , pour leur enseigner à être hommes : ils doivent la supporter sans se plaindre ; le jour de la circoncision , la flagellation devient générale. Ceux qui ont été circoncis l'année précédente , flagellent ceux qui vont l'être , et le sont à leur tour par ceux qui l'ont été un an avant eux. Les verges passent ainsi de main en main jusqu'à ce qu'elles arrivent à des vieillards que personne n'a le droit de battre.

Les Matchapins ont plusieurs coutumes superstitieuses , les unes innocentes , les autres cruelles. Quand quelqu'un meurt dans un kraal , personne n'a le droit d'en sortir de la journée. Il n'est pas permis d'abattre certains arbres tant que la moisson est sur pieds. En revenant de voyage , ils se purifient en se rasant la tête , de crainte d'avoir contracté , en communiquant avec les étrangers , quelque mal par des sortilèges. Quand une femme

accouche de deux jumeaux, on en met un à mort; si une vache met bas deux veaux, la même superstition ordonne que l'on en tue un ou qu'on le chasse hors du kraal.

M. Campbell et son compagnon partirent de Litakou le 24 juillet et se dirigèrent à l'est de la route qu'ils avaient suivie en venant de Griqua Town; ils visitèrent chemin faisant une grande caverne dans laquelle les Boschismen se réfugient quand ils sont poursuivis, les Matchapins n'osent jamais s'engager dans cet autre; on trouva au fond un étang d'eau excellente.

On rencontra un petit kraal formé par Jan Kars, Griqua, sur les bords d'un ruisseau. Ce petit établissement prouve les bons effets des travaux des missionnaires pour la civilisation de ces contrées. Ce Griqua, aidé par des Boschismen qu'il a réunis autour de lui, a creusé un canal par lequel il peut dériver du ruisseau une quantité d'eau suffisante pour arroser les champs dans lesquels il cultive du sorgho; tous les soirs la ration de grain est distribuée aux Boschismen. Par malheur les compatriotes de ceux-ci contrarient les efforts louables du Griqua; car Jan Kars s'étant absenté, ils lui volèrent douze bœufs. Lorsque cet accident arrive, le capitaine des Boschismen établis près de Jan Kars, poursuit les voleurs, et ne néglige rien pour les découvrir.

Après un court séjour à Griqua Town et à Campbellsdorp, établissement nouveau, les voyageurs entrèrent dans le désert des Boschismen. Les Corannas en occupent une portion dans le nord. C'est le peuple de l'Afrique méridionale qui a montré le plus d'indifférence pour l'instruction; Quand un missionnaire arrive dans leurs kraals, peu leur importe qu'il y reste ou qu'il s'en aille. On ne peut se faire une idée du caractère apathique de ce peuple. Que l'on demande par exemple à un Coranna combien il a d'enfans, il a l'air de réfléchir un instant, et regarde la terre; ensuite il lève la main comme s'il comptait avec ses doigts. Cependant il s'adresse à d'autres pour résoudre la difficulté; puis il compte de nouveau sur ses doigts, et finit par dire qu'il en a trois.

Ils ont un singulier usage; on laisse à peine sortir le fils d'un chef pendant sa jeunesse; on le tient constamment dans sa cabane à ne rien faire, et on le force à boire fréquemment du lait, afin qu'il devienne un homme robuste. Il ne se sert pas lui-même; on lui présente le lait. Quand son père juge qu'il est arrivé à l'âge viril, il remet à son fils un bâton garni d'une boule à chaque extrémité, en prend un autre et lutte avec lui; le combat se répète de temps en temps. Si le père est terrassé, il fait l'éloge de son fils en se relevant, et lui cède le commandement du kraal.

Dans le désert des Boschismen, on passa le long d'un lac salé qui était à sec, mais couvert d'une croûte de sel; les voyageurs ayant mis pied à terre, marchèrent sur sa surface qui ressemblait à un champ couvert de neige sur lequel il serait tombé de la pluie qui ensuite aurait gelé. On la creusa en différens endroits; l'épaisseur du sel était de trois à quatre pouces; au-dessous on trouva de la boue et de l'eau. Les Boschismen n'attachent aucun prix à ce lac; ils le vendraient probablement pour un bœuf; mais que la population s'accroisse, il deviendra plus précieux qu'une mine d'or ou d'argent. A l'extrémité méridionale du lac coule une petite source d'eau douce.

On visita sur la route quelques nouveaux établissemens formés le long du Cradoek ou Nougari; cette rivière et les ruisseaux qui s'y jettent, servent à arroser les champs; on y cultive du tabac, des melons d'eau, des ognons et d'autres plantes potagères. Ainsi la culture fait peu à peu des progrès dans ces contrées si long-temps désertes. La civilisation en sera la suite, et les peuples sauvages de ces régions seront plus heureux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

« Que ceux qui préconisent l'innocence et le bonheur de l'état de nature, s'écrie M. Campbell, viennent dans l'Afrique méridionale, et contemplent l'existence des peuples qui vivent sur sa sur-

face. Il suffit de connaître même superficiellement la vie des sauvages pour être convaincu que quels que soient les maux de la société civilisée, ses bienfaits l'emportent de beaucoup sur les prétendus avantages de la vie des hommes de la nature. »

Au mois de septembre, on entra dans le Sneeuwberg, où le froid était très-sensible. En sortant de ces montagnes nues, on revit avec plaisir la plaine et les arbres. Le 15 on atteignit Graaf-Reynet; M. Campbell trouva cette ville agrandie du double depuis sept ans; on en partit le 27; on passa par Beaufort, et l'on arriva au Cap le 10 novembre. M. Campbell s'embarqua le 15 février 1821, le 1^{er} mars on laissa tomber l'ancre devant Sainte-Hélène. M. Campbell fut très-bien accueilli par l'amiral Lambert, commandant de la station, auquel il avait envoyé des lettres de recommandation du gouverneur et des commissaires de la marine du Cap. Il lui montra diverses curiosités qu'il avait apportées d'Afrique, et le pria d'accepter divers échantillons de roches qu'il avait recueillis au-delà de l'Oranje-Revier. Il lui en laissa aussi pour le gouverneur sir H. Lowe et pour Napoléon. L'amiral lui promit très-poliment de faire parvenir à M. de Montholon ceux qui étaient destinés pour l'ex-empereur.

Le 2 avril on coupa le tropique du cancer; le

8 mai M. Campbell débarqua dans le port de Portsmouth.

M. Burchell, naturaliste anglais, voyageait en même temps que M. Campbell dans les régions contiguës à la colonie du cap de Bonne-Espérance. Après avoir traversé l'Oranje-Revier, il remarqua un changement brusque dans l'aspect et les productions de la nature. Il observa un grand nombre de mammifères, d'oiseaux et de reptiles nouveaux. La botanique n'ouvrit pas un champ moins vaste à ses recherches. Le pays généralement plat offrait souvent à ses regards des plaines sans bornes. Dans une de ces plaines il rencontra une immense forêt de mimosa dont les habitans de cette contrée ne connaissaient pas eux-mêmes le terme. Il pénétra un degré au nord-ouest de Litakou, sur la limite du Karrikari; il voulait y entrer; ses guides et son escorte refusèrent de le suivre plus loin.

D'accord avec M. Campbell, M. Burchell dépeint les Betjouanas comme étant d'une voracité excessive. Quand ils ont la bonne fortune de tuer un hippopotame, ne pouvant transporter cet énorme animal chez eux, ils viennent s'établir près de son cadavre, et y restent jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. S'ils font sécher une partie de sa chair, ce n'est nullement par prévoyance; c'est uniquement

de crainte qu'elle ne se corrompe avant qu'ils aient pu la manger.

Un des objets qui frappe le plus le voyageur européen dans ces contrées lointaines, est la vue de ces immenses nids construits par les termès; ces insectes sont d'une espèce différente de ceux que l'on voit dans la Guinée; et leurs édifices n'ont généralement que trois pieds de hauteur.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

